

L' Abeille.

13ème Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 27 NOVEMBRE, 1879.

No. 11.

La musique, soutien de la vie morale.

*Discours prononcé à la grand'salle par
M. E. Tardivel, le jour de la fête
de Ste Cécile.*

Messieurs,

Si la vie se bornait aux exigences physiques, notre condition, il faut l'avouer, serait par trop humiliante et l'on rechercherait avec autant de surprise que de raison en quoi consiste cette royauté que l'homme prétend exercer sur les choses créées. Heureusement qu'il n'en est pas ainsi ; nous ne sommes pas retenus dans les étroites limites du matériel, et *vivre* n'a pas tout son sens dans le fonctionnement de l'organisme humain. Oui, l'homme domine l'univers entier, et, pour cela, il lui suffit de mettre en jeu ces nobles facultés qui sont, pour ainsi dire, comme les agents d'une autre vie appelée la *vie morale*.

Or, de même que la première, cette vie morale a aussi ses défaillances comme son développement, et, entre toutes les choses qui la préservent de celles-là en lui assurant celui-ci, entre les sciences et les arts qui l'alimentent et la charment, il en est un qui se tient devant nous ce soir : c'est la musique.

Jeter un rapide coup d'œil sur ce qui soutient cette vie morale, qui existe en dépit des récriminations du troupeau d'Épicure, faire voir que la musique a son rôle dans cette partie la plus importante de notre existence, tel est, Messieurs, le but que je me suis proposé en voulant vous parler musique. Et comment, me direz-vous, la musique peut-elle soutenir le moral ? Nous préserverait-elle de ces chagrins corrosifs qui brisent les caractères, de ces tristesses inséparables du cœur et qui le flétrissent à tout âge ? Serait-elle un champ offert aux vigoureux essors de ces intelligences d'élite qui ne demandent qu'à planer et à laisser sur leur passage un sillon lumineux ? Oui, Messieurs. La musique est à la fois un baume dont la douceur cicatrise les plaies les plus saignantes, une compagne fidèle aux jours d'isolement et d'abandon, c'est une voix amie qui ne trouve jamais plus sûrement le chemin du cœur que lorsqu'il est obstrué par les pleurs et le deuil. Oui, la musique est un aliment qui, non content de se présenter seul, entraîne avec lui,

suivant le cas, les pensées religieuses, les ravissements du beau et du grand, et les ivresses d'une joie pure, légitime nécessaire. Voilà autant de points suivant lesquels vous me permettrez de considérer la musique ce soir.

Si l'on prête une oreille attentive aux bruits vagues qui s'échappent de toutes les sociétés, on comprend sans peine que la souffrance morale fermente dans toutes les poitrines, on s'aperçoit que la conversation a quelque chose de commun avec la plainte et qu'un auteur a pu dire avec quelque vérité : " Le cœur humaine saigne sur toutes les plages."

A l'encontre du matériel qui progresse d'une manière admirable, ne dirait-on pas que, de nos jours, la vie morale est frappée d'impuissance et de mort ? L'âme est inquiète, l'esprit doute, le cœur est vide ou perdu, et, sans la religion qui soutient ça et là les uns et les autres avec force et triomphe, nous serions tentés de désespérer de la vie. Or, si telle est la condition de la société, il importe d'accueillir avec joie et de bien reconnaître ce que la terre peut nous offrir contre de si cruelles atteintes. Et je le dis, Messieurs, après la foi, ce sont les arts, les sciences, la musique, qui font diversion à ce malaise universel. Pour nous en convaincre, il suffit d'interroger le for intérieur qui ne ment pas. Il vous dira qu'à l'heure des grandes crises, aux moments d'angoisse et d'abandon, un refrain, une symphonie, délicieux souvenir de la famille ou de la patrie, a tiré du cœur oppressé des pleurs de soulagement, car pleurer n'est pas toujours souffrir ; il vous dira qu'à l'heure du découragement, un chant mélodieux a fait descendre le calme et la patience dans cette âme en délire. C'est David qui, au gré des accords de sa lyre, calme l'hypocondrie de Saül au désespoir ; c'est un chant pieux reléguant au loin un germe de scepticisme qui, dans certaines phases de la vie, nous domine jusqu'à nous faire douter de la vertu. Oui, la musique est un rayon de soleil qui se plaît à percer les ténèbres les plus épaisses et à porter la lumière et la chaleur là où tout se faisait glace.....

Et de nos jours, que de Saüls, livrés au délire de l'impuissance et de l'abattement, vont chercher la paix sous les voûtes des temples chrétiens, là où retentissent encore les pieuses inspirations du

prophète-roi ; là où la musique a conservé son plus pur cachet, sa mission la plus digne : celle de louer le Très-Haut et de consoler. Que de fois n'a-t-on pas vu des âmes, vides de Dieu, portées par la foule et des pas distraits, franchir le seuil d'une église, et là, sous le charme des hymnes sacrés et de la voix de l'orgue, s'étonner de se trouver capables d'attendrissement, céder peu à peu aux souvenirs d'autrefois et reconnaître en eux l'idée de Dieu depuis longtemps oublié.

Ces révélations, Messieurs, ne sont pas aussi rares qu'on le pense communément et l'on ne connaît pas encore, malgré de fréquents aveux, combien de fois Dieu s'est servi d'un chant sacré pour porter les rayons de sa grâce au foyer désert d'une âme oubliée. C'est une chapelle Sixtine, un St-Pierre de Rome qui reçoivent dans leurs murs la foule venue de tous les coins du globe, foule quelquefois en partie incrédule ou prédisposée, qui, sortant de là transformée ou frappée d'une religieuse mélancolie, s'en va porter dans la littérature de son temps l'aveu forcé d'un coup de grâce ou d'une inquiétude d'heureux présage.

Voilà ce que fait quelquefois la musique pour l'âme. Elle y introduit des pensées et des sentiments qui ne l'ont désertée qu'avec la vertu ; elle annonce Dieu dans les âmes qui l'ont méconnu, mais qui n'ont pas mérité d'en être pour toujours séparées. Est-ce assez pour que nous la regardions comme un des soutiens de la vie morale ? Est-ce assez faire pour mériter le titre d'*auxiliaire de la religion* ? Que dis-je ? La religion elle-même n'est qu'un chant : chant de réjouissance, chant de deuil, chant de mort. C'est que le langage actuel, incapable bien souvent de rendre les grandes émotions, ne paraît être qu'une corruption du langage primitif que nous retrouverons dans la vie future et qui seul est digne de Dieu. Au ciel, l'hosanna se chante et ne se récite pas. Voilà pourquoi la religion, qui en est descendue, ne nous apparaît que comme une musique interrompue, " véritable lyre " suspendue dans le ciel et qui, agitée " tout à la fois par le souffle divin et " celui des hommes, rend des sons tristes comme ceux d'une âme souffrante " et joyeux comme ceux d'un ange, mais " toujours des sons supérieurs à l'huma-

“ nité et que l'ingratitude seule ne discerne pas.”

Mais l'intelligence et le sentiment ne sont pas tout l'homme au moral. Vous attendez, Messieurs, je le sens, que je vous parle de la musique dans ses influences sur le cœur. Personne n'ignore, en effet, ce que peut le cœur dans l'ordre moral; c'est le siège des émotions de tout genre, des joies et des peines, et la musique, qui ne procède que par émotions, n'a pas d'objet plus prochain. On dirait que, pour passer à l'âme, il faut, qu'avant tout, elle fasse vibrer les cordes sonores du cœur; il faut qu'elle charme avant de toucher. Or le cœur est un abîme qui ne demande qu'à être comblé; mais la prudence, autant que le bon sens, exige que nous choisissons bien ce que nous y voulons introduire. “ Comblons cet abîme, nous dit un moraliste, car si on n'y prend garde, il attirera à lui toute espèce d'aliment et fera descendre dans ses retraites les plus éloignées les germes empoisonnés d'une corruption bientôt générale.” Et nous ajouterons: comblons-le par la musique. Ce que celle-ci a fait pour l'âme et l'intelligence, elle peut le faire encore pour le cœur. Elle peut appeler sur lui les saintes émotions, les joies pures et les ravissements du beau idéal; elle peut le faire frémir au souffle d'une harmonie divine et surnaturelle. C'est ainsi que les saints et les sages de l'antiquité croyaient entendre, au milieu du silence des nuits, les sublimes concerts du monde spirituel.

Heureux donc le cœur qui s'ébranle et s'échauffe aux accents de la musique! Et ce cri semble n'être que le pendant de cette parole de Fénelon: “ Malheur au barbare qui ne s'attendrit pas aux sons suaves de l'harmonie.”

Prenons garde cependant, Messieurs, car si la vie morale s'affaiblit aujourd'hui, si la gangrène du cœur est si profondément établie dans presque toutes les sociétés, n'a-t-on pas quelque raison d'en attribuer la cause à cette musique lubrique qui s'échappe des grands théâtres comme d'autant de foyers pestilentiels? Abaissons le voile sur cette pensée aussi déplorable que juste; il ne sied pas de mêler aux réjouissances du jour des reproches qu'il y aurait peut-être lieu de faire en d'autres temps. Pour parler dignement de la musique, il n'est pas nécessaire de la suivre dans ses voies corrompues. Effaçons-nous donc sous cet axiome: *Corruptio optimi pessima.*

Protégés par le sens pratique de cette parole, nous n'en continuerons pas moins de regarder la musique comme le soutien de la vie morale, car le cœur, malgré tout, a trouvé chez elle ses ravissements les plus purs, l'esprit en a fait jaillir les productions les plus précieuses

et l'âme lui demande d'interpréter sa pensée, lorsqu'elle s'adresse à Dieu. Nous honorerons encore la musique comme le soutien de la vie morale parce qu'elle remplit la solitude de douces émotions et de saintes pensées, parce qu'elle chasse les soucis et les tristesses délétères, aussi funestes à l'intelligence qu'à l'âme. Enfin nous l'aimerons, Messieurs, nous l'aimerons surtout parce qu'elle remplit nos premiers ans d'un charme qui fait empreinte, en nous marquant du sceau de sa puissance; parce qu'elle a fait de nous pour toujours, lors même que nous nous serons arrachés de ces bords de jeunesse, les admirateurs reconnaissants de ses charmes et de ses services. En quelque lieu donc que la destinée nous jette, nous serons musiciens, du moins par l'âme et le cœur.

L'Abaille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 27 NOVEMBRE 1879.

Fête de Ste Cécile.

Elles sont rares nos fêtes d'écoliers où le succès se montre sur tous les points avec autant d'éclat que celle de jeudi dernier, non moins rares peut-être les soirées intimes qui laisseront une trace aussi aimable dans nos souvenirs. En effet, jeudi, nos musiciens, soit impatience de jeunesse, soit plutôt exigence de la règle, fêtaient deux jours avant le temps, leur patronne Ste Cécile. De longs préparatifs, si l'on en juge par le résultat, les avaient sans doute tenus en haleine jusqu'à ce moment, et retarder davantage eût été abuser de la patience ou mieux, s'exposer à voir la règle intervenir en trouble-fête, s'exposer à entendre la cloche mêler sa voix grêle aux harmonies des sociétés Ste-Cécile et Orphéonique. Imaginez quelle cacophonie: la cloche annonçant l'étude et une fantaisie qui fait rêver, quelle affreuse dissonance; et c'eût été, je l'avoue, exposer grandement ou notre obéissance, ou nos goûts musicaux.

Aussi les membres de la société Ste-Cécile, prévoyant sans aucun doute ces gros inconvénients, ont bien fait d'avancer leur fête. Le programme s'est exécuté avec une entente et un succès complets comme nous l'avons dit. Quoique ce fût une soirée essentiellement musicale, on peut aussi la nommer *soirée littéraire*, grâce au magnifique discours de circonstance, prononcé par M. E. Tardivel, que les lecteurs de l'Abaille trouveront sur notre première page.

Parmi les morceaux de musique instrumentale, M. McKernan, professeur de musique, nous permettra de placer en première ligne un magnifique solo de Baryton tiré de la *Gazza ladra* de Ros-

sini et accompagné avec beaucoup d'air par M. l'abbé Fraser. Nous ne voudrions pas dresser une pancarte, cependant un charmant polka, composé par M. McKernan lui-même et intitulé l'Abaille, gracieux hommage à notre petitesse, a emporté ensuite tous les suffrages; les bravos répétés ont forcé les exécutants à nous le jouer deux fois. Après les instruments les voix. Je dis après, plutôt dans l'ordre physique que dans l'ordre logique. La Société Orphéonique a fort bien rendu *Alerte!* de L. de Rillé. Gloire à elle, son répertoire et sa bonne volonté sont vraiment inépuisables.

Nous allions terminer sans mentionner deux jolies romances, les “ Adieux du Martyr,” chantée par M. W. Savarie et la “ Plainte du mousse” chantée par M. Falardeau. A neuf heures et demie la fanfare attaquait le *God save the Queen.*

Le R. P. Adam, plusieurs prêtres nous honoraient de leur présence.

Nous serions vraiment injustes si nous ne payions ici un juste tribut de remerciements à nos confrères de la Société Ste-Cécile, et en particulier à son président, M. T. Marcoux, qui n'a pas épargné son travail ni ses peines pour nous préparer une si jolie fête. Que le succès soit pour nos amis une juste et légitime récompense.

Samedi matin à la messe de communion, la fête musicale se terminait glorieusement par différents morceaux de musique vocale et instrumentale, exécutés par nos confrères de la Société Ste-Cécile.

Nous nous voyons forcés, à notre grand regret de remettre à notre prochain numéro une charmante correspondance de nos bons amis de Chicoutimi.

Nouvelles locales.

Dans le cours de la semaine dernière, Mgr l'Archevêque recevait de M. Chs. Pâquet, gendarme de première classe à la Cour Pontificale, une très-belle médaille d'argent, frappée à l'effigie de Léon XIII. M. Pâquet est un brave canadien que bon nombre de nos lecteurs connaissent. Après la prise de Rome par la roi *gentilhomme* (?) et le licenciement du bataillon des zouaves canadiens dont il faisait partie, il s'engagea dans la gendarmerie pontificale. C'est à la suite d'examen très-sérieux, subis avec succès, que cette distinction lui a été conférée.

La médaille porte sur l'obvers la figure de Léon XIII avec l'inscription: LEO XIII PONTIFEX MAXIMUS. Sur le revers, une couronne de feuilles de chêne entourant l'inscription: BENE MERENTI.

En même temps les Sœurs de la Charité recevaient de Rome deux corps de

saints martyrs venant des catacombes. Celui de Ste Olympine, tiré de la catacombe de Ste-Priscille et destiné à la maison de Québec; et celui de St Sévérien, tiré de la catacombe de St-Culixte et destiné à la maison de Lévis.

Ordinations à Chicoutimi.—Dimanche, 16 courant, Mgr D. Racine ordonnait diacres MM. les abbés J. Lemieux et J.-F. Roy. Le lendemain, au couvent des Sœurs du Bon-Pasteur, il donnait la tonsure à M. J. Gibboas, du diocèse de Hamilton.

Société St-François de Sales.—Un concours de déclamation s'est terminé jeudi dernier, à cette société, après deux séances consécutives. Des prix étaient offerts aux vainqueurs, prix d'us partie à la générosité de notre directeur, M. l'abbé Mathieu, partie à nos fonds de réserve. Les concurrents se pressaient en foule. Ont obtenu le prix : en troisième, M. N. Picher chez qui le geste est aisé et la voix des plus sympathiques; en quatrième M. Antoine Taschereau qui se fait remarquer par un feu et un entrain qui n'ôtent rien au naturel du jeu et des intonations : en cinquième, M. Alexandre Taschereau chez qui le geste est un peu sobre comme chez tout débutant, mais dont le ton est naturel et vrai. Pour un grand nombre ce concours a été l'occasion d'un début: ils ont franchi le Rubicon. Tous ont accompli ce fait d'armes avec succès, plusieurs brillamment. Espérons qu'on ne s'endormira pas parmi les fleurs de triomphe.

Société Laval—Séance solennelle.

C'est dimanche dernier que la Société Laval a couronné les valeureux champions de la lutte entreprise, il y a quelques semaines, pour le prix de l'Abcille. Plusieurs prêtres du Séminaire, ainsi que les membres de la Société St-Louis de Gonzague, rehaussaient par leur présence l'éclat de cette réunion. Après le magnifique galop l'Abcille, exécuté par la Société Ste-Cécile, M. A. Gosselin se leva et nous lut le rapport du comité nommé pour assigner les prix à qui de droit. Nous félicitons grandement M. A. Gosselin de l'habileté avec laquelle il s'est acquitté de sa délicate mission. Certes, ce n'était pas chose facile que de contenter tous les goûts dans une matière aussi épineuse. Comment faire un choix parmi tant de déclamations quelquefois excellentes, souvent bonnes et toujours méritoires? Comment surtout discerner la supériorité parmi tant de qualités diverses qui se contrebalançaient, en offrant un mérite et des avantages équivalents? C'était là autant de difficultés dont la solution demandait un tact profond, un discernement

judicieux, une connaissance sérieuse des mille subtilités de l'art oratoire, et cette délicatesse prévenante qui sait donner à chacun ce qui lui appartient, sans flatterie comme sans injustice, et sans froisser les susceptibilités de personne. M. A. Gosselin n'a certainement pas été au-dessous de sa tâche, et les applaudissements chaleureux qui ont accueilli son magnifique rapport, en sont une preuve évidente.

Après cette lecture eut lieu la distribution des prix. Grâce à la libéralité si bienveillante du comité de l'Abcille, et de quelques amis dévoués dont les noms, pour nous être inconnus, ne nous sont pas moins chers, la Société Laval pouvait couronner sept de ses vaillants lutteurs. Monsieur le Préfet des études voulut bien distribuer lui-même les lauriers de la victoire, et leur donner ainsi une nouvelle valeur. Voici les noms de ces heureux lauréats. Premier prix : M. A. Beaulieu, élève de Rhétorique; second prix : M. J. Bauset, élève de Philosophie junior; troisième prix : M. Paul Fiset, élève de Troisième; quatrième prix : M. A. Létourneau, élève de Rhétorique; cinquième prix : M. Lapointe, élève de Rhétorique; sixième prix : M. H. Dick, élève de Seconde, septième prix : M. W. Savarie, élève de Seconde. Nous félicitons bien cordialement nos heureux confrères, et nous leur souhaitons des triomphes plus magnifiques encore lorsqu'ils auront à parler dans la chaire ou dans la tribune.

M. le géant général de l'Abcille prit ensuite la parole, et au nom du comité de l'Abcille, il exprima sa satisfaction de voir les membres de la Société Laval montrer tant de zèle et d'ardeur dans ce concours, ajoutant que c'était là pour l'Abcille une récompense mille fois plus précieuse que les lauriers offerts aux concurrents. Puis, profitant de la circonstance, il nous rappela le but de notre petit journal, les immenses avantages que nous pouvons en retirer; il nous le montra surtout déridant plus tard, par ses aimables souvenirs, nos fronts chargés de soucis et de chagrins, en nous reportant agréablement aux belles années du collège. Non jamais nous n'oublierons ces bonnes paroles, parties d'un cœur dont le dévouement et l'affection pour nous sont si bien connus. Monsieur l'abbé N. Bégin voulut bien, lui aussi, nous adresser quelques mots de félicitation et d'encouragement, marquant par là l'intérêt qu'il porte à tout ce qui peut favoriser le développement de nos intelligences.

Cette belle séance, en manifestant la force et la vigueur qui régnaient au sein de la Société Laval, nous présage un avenir prospère. Puisse cette douce espérance n'être pas trompée!

E. R.

L'Abcille a été tout spécialement chargée par ses amis, les membres de la Société St-Louis de Gonzague. de remercier la Société Laval. Assister à la séance solennelle de dimanche, a été parait-il, pour nos jeunes confrères un plaisir vivement senti et qu'il n'oublieront pas de sitôt, se réservant le droit de ménager aux Grands une jouissance de même nature.

Une réparation.

SIMPLE HISTOIRE.

(Suite.)

XI.

« Que d'espérances les mères ne fondent-elles pas sur leurs jeunes enfants! Avec quel plaisir elles les voient se développer et grandir sous leurs yeux! Avec quelle curiosité mêlée d'attendrissement elles voient poindre dans ces petits êtres les bonnes qualités et les vertus naturelles! Mais que de fois aussi, hélas! si leur tendresse maternelle ne leur voulait pas les yeux, n'apercevraient-elles pas avec épouvante les germes de bien des défauts et même de bien des vices?

Mais non. Pendant ces premières années, les mères ne voient dans leurs enfants que les charmes du jeune âge, les progrès de l'intelligence, les élans généreux du cœur et les promesses de l'avenir. Quant aux taches qui — trop souvent — déparent ce riant tableau; quant aux points noirs et même aux petits nuages qu'un œil impartial et mieux exercé pourrait apercevoir dans la sérénité de ce ciel, ou bien elles ne les voient pas, ou bien elles s'efforcent de les dissimuler.

« Que d'espérances elles fondent sur ces jeunes existences! Si la mauvaise fortune s'est abattue sur elles, elles s'imaginent découvrir dans leurs enfants un appui, un sauveur. Si au contraire, tout leur sourit dans ce monde, ces enfants leur apparaissent comme la dernière et la plus précieuse bénédiction du ciel, le couronnement de leur bonheur ici-bas.

« Les premières années de son fils furent pour la mère de notre ami, les plus heureuses de toute sa vie. Assurément Bijou ne fut jamais un enfant intéressant ni aimable, mais enfin, il avait sa petite dose d'esprit; il avait à ses heures ses petites gentillesses; il n'était ni méchant ni tout-à-fait sot; bref — aux yeux d'une mère surtout — il valait autant que la plupart des autres enfants.

« Aussi sa mère reporta-t-elle sur lui les trésors de tendresse qu'elle renfermait dans son cœur et qui — demandait qu'a s'épancher au dehors. Elle espéra trouver en son fils une ressource, un soutien. Pour cela, elle se promit de tout sacrifier pour en faire un homme distingué. Déjà elle s'élançait par la pensée dans l'avenir; elle voyait son fils instruit, membre honore d'une profession libérale, possesseur d'une honnête fortune,

et puis—que sais-je ? que ne peut pas rêver l'ambition d'une mère?—ministre, lieutenant-gouverneur !

« Il va sans dire que ce petit enfant, devenu homme, serait toujours le meilleur des fils ; qu'il chérirait toujours tendrement sa mère, et qu'il serait heureux de lui assurer— pour prix de sa tendresse et de ses soins—une existence paisible et honorée. Certes, elle prévoyait bien que—avant de voir ces belles espérances se réaliser—elle aurait longtemps à attendre et beaucoup à souffrir, mais que lui importait ? rien ne lui paraissait ni trop difficile, ni trop pénible, pourvu qu'elle pût atteindre son idéal, et elle avait au cœur la ferme confiance d'y réussir.

XII.

« Les déceptions, hélas ! ne se firent pas longtemps attendre. Vous savez comment se conduisit pendant son séjour au collège, cet enfant, objet de tant d'espérances. Je vous ai rappelé aussi ce qu'il fut à Québec, étudiant d'abord, puis avocat. A peine était-il sorti du collège, qu'il semblait déjà avoir oublié sa mère. Bientôt il voulut avoir à part son domicile, et il cessa peu à peu d'entretenir des rapports avec elle, ne s'occupant en aucune façon de la position pénible où elle se trouvait.

« A l'époque de notre histoire où nous sommes parvenus, cette situation s'était encore beaucoup aggravée. Ce n'était plus la gêne, c'était la misère. J'avais toujours entretenu avec cette malheureuse mère un commerce de lettres qui me tenait au courant de sa situation. Je n'ignorais rien de ce qui la concernait. Au reste, dans ses lettres, il était beaucoup plus question de son fils que d'elle-même. S'il lui arrivait quelquefois de se plaindre du cruel abandon où elle se trouvait réduite, dans le temps même que déjà faible et âgée, elle aurait dû pouvoir s'appuyer sur la tendresse filiale, on sentait néanmoins parfaitement, que ce n'était pas sa propre misère qui la tourmentait le plus, mais bien plutôt la pensée de son fils. Si du moins elle l'avait vu mener une vie régulière, dans son pays, au milieu de ses concitoyens, elle lui aurait pardonné, de grand cœur, son ingratitude, le délaissement et la vie misérable auxquelles elle était condamnée.

« Un jour, je reçus une lettre adressée à Bijou. Je le reconnus à l'écriture ; je ne pouvais m'y tromper : elle était de sa mère. Depuis bien longtemps déjà, celle-ci avait cessé de lui écrire, car elle pensait qu'en s'adressant à moi, et me priant de saisir les occasions favorables pour lui parler d'elle, elle atteindrait mieux son but. J'y avais assurément mis tous mes soins, avec toute l'adresse et la délicatesse dont j'étais capable mais je n'avais jamais obtenu qu'un silence dédaigneux ou de cruelles rebuffades. Je fus donc fort surpris, quand je reçus cette lettre, et je demeurai très-inquiet de l'accueil qu'elle pourrait recevoir.

« Ce jour-là, Bijou ne rentra que fort tard. Il avait dû perdre au jeu, car son

humeur était encore plus sombre que d'ordinaire. Je lui présentai la lettre. Il y jeta les yeux, reconnut sans doute l'écriture, car il rougit. Il me lança ensuite un coup-d'œil rapide, puis jeta dédaigneusement la lettre sur la table et se mit au lit. J'avais naguère insisté auprès de madame N. pour qu'elle essayât une dernière tentative et qu'elle écrivit encore une fois directement à son fils : je fus donc bien chagrin de voir s'évanouir à mes yeux ce dernier espoir. J'en étais là, lorsque *notre ami*, après un assez longtemps, se ravisa et m'ordonna de lui donner lecture de cette lettre. Était-ce l'effet d'une inspiration de son bon ange ? Ou bien voulait-il, en agissant ainsi, me rendre le témoin de son insensibilité et de la dureté de son cœur. En un mot, était-ce une bravade inspirée par un méchant et sot orgueil ? Je ne saurais le dire ; mais à coup sûr, si tel fut le mobile de sa conduite, il fut à lui-même sa dupe et il se prit dans son propre piège.

« Cette lettre, bien écrite et très-touchante, était le dernier appel, le cri suprême de l'amour maternel au fils égaré, mais toujours chéri.

« Madame N. envoyait à son fils ses dernières recommandations et ses derniers souhaits, car, atteinte depuis quelque temps d'un épuisement général plutôt que d'une maladie bien caractérisée, elle s'attendait à mourir bientôt. Rien de plus touchant que cette lettre. Comme toujours cette pauvre mère s'oubliait elle-même, pour ne s'occuper que de son fils. Ce n'était point des reproches, ni des récriminations qu'elle lui adressait, c'était des prières. Elle ne pouvait croire que son cœur fut tout-à-fait endurci. Parvenu à un âge mûr, où la voix de la raison se fait plus clairement entendre, où les passions, avec l'effervescence de la jeunesse, commencent à s'apaiser, où la pensée de l'avenir se présente avec une insistance déjà pleine de menaces, où les sentiments de religion et de piété nourris dans l'enfance semblent renaître et s'efforcer de reconquérir dans le cœur leur première place, elle avait la confiance que son fils écouterait enfin sa voix. Pour prix de toutes les peines et de tous les chagrins qu'il lui avait causés, elle ne lui demandait qu'une chose. Elle le suppliait de s'arracher à cet exil volontaire, de revenir dans son pays, de reprendre sa place auprès de sa mère mourante, pour recevoir son pardon et lui fermer les yeux.

« Pendant que je lui lisais cette lettre, Bijou ne témoigna d'abord qu'une froide indifférence. Toutefois, un certain changement ne tarda pas à se faire en lui. Il baissa les yeux, qu'il avait d'abord tenus attachés sur moi. Il rougit ; il me sembla même que— à un certain moment—quelques larmes perlaient dans ses yeux. Mais bientôt, gêné sans doute pas une émotion que son orgueil lui défendait encore de laisser paraître, il se tourna brusquement du côté de la muraille. Lorsque j'eus achevé la lecture de la lettre, il ne me dit pas un mot, ne me donna aucun ordre. J'éteignis alors

la lumière et essayai de dormir. Je ne pus y réussir. Quant à lui il se faisait sans doute dans son âme un grand travail intérieur. Il frissonnait : et quelques soupirs, quelques sanglots même lui échappèrent ! Ces soupirs et ces sanglots, je les bénis et j'en remerciai Dieu, car je les saluai comme les messagers d'un meilleur avenir. Ces larmes précieuses tombèrent sur mon cœur comme une rosée rafraîchissante. J'éprouvais alors tout à la fois une satisfaction très-douce, un calme profond, enfin une sorte d'assurance que c'était là le prélude certain d'une conversion sérieuse et durable. Mais je ne saurais, vraiment, vous expliquer tout ce que j'éprouvai.

« Je me recueillis en moi-même, et je passai la nuit entière à réfléchir, à espérer, à jouir par avance. Les principales scènes de ma vie se présentèrent, les unes après les autres, à mon esprit, comme des tableaux vivants, nets et distincts. Je vis d'abord se dérouler à mes yeux mes années d'enfance et de collège. Elles me rappelèrent bien des fautes, surtout à l'égard de notre pauvre ami ; j'y distinguai même comme les germes de presque tous les événements, qui s'étaient depuis succédés. Mais ces premiers souvenirs n'avaient plus d'amertume, car ils étaient tempérés par le sentiment du devoir accompli et par l'espoir d'un succès prochain.

« Je me revis ensuite privé de mes sens et étendu sur le rocher de Saint-Joachim, pays arraché à une mort certaine, mais payant ma vie du prix de ma liberté. Enfin, toutes les angoisses, toutes les humiliations que j'avais endurées pendant notre séjour sur la terre étrangère, se retracèrent vivement à mon imagination. Et maintenant—je ne voulais plus en douter—le dénouement approchait, dénouement heureux, digne récompense de mon pénible sacrifice. Le repentir allait tout effacer et tout transformer. Le dur esclavage des mauvaises passions, sous lequel notre pauvre ami était resté si longtemps courbé, allait être enfin rompu, et le mien, celui auquel je m'étais volontairement soumis, serait en même temps brisé ! Bientôt, demain peut-être, le repentir nous ouvrirait à tous deux une vie nouvelle ! Et ces pensées, et ces vues de l'esprit se succédaient les unes aux autres et sans interruption, dans cette nuit bénie ; et le calme, le contentement s'établissaient de plus en plus profonds en moi, et l'espérance s'affermissait davantage de moment en moment, ne laissant plus de place, ni au doute, ni à l'inquiétude.

Conditions de ce Journal.

L'Abaille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centins pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.